

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNEE 1939

THÈSE

N°
1137

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Paul JANVIER

Né le 28 Juin 1913, à BAIS (Mayenne)

**L'ALCOOL
CANCER SOCIAL**

Président : M. LAUBRY, Professeur

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1939

7611

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

NNEE 1939

THÈSE

N° _____

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PRÉSENTÉE PAR

Paul JANVIER

Né le 28 Juin 1913, à BAIS (Mayenne)

L'ALCOOL
CANCER SOCIAL

Président : M. LAUBRY, Professeur

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1939

A LA MEMOIRE DE MON PERE

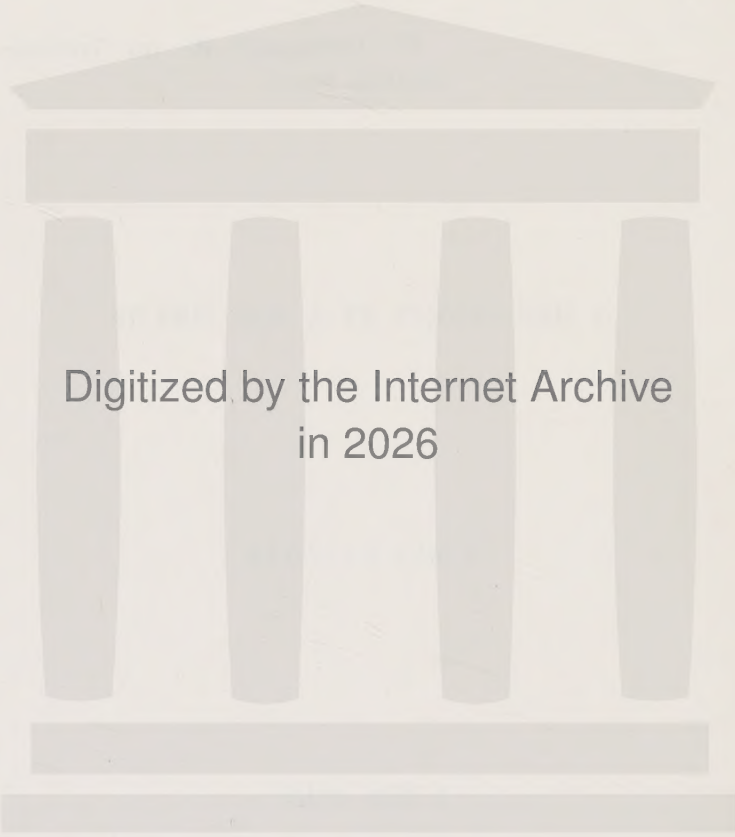
A MA MERE

En témoignage de ma profonde
affection filiale.

A MES FRERES ET A MES SOEURS

A MES PARENTS

A MES AMIS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAUBRY
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie de Médecine
Médecin de l'Hôpital Broussais
Commandeur de la Légion d'Honneur

Qui nous a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de cette thèse.
Hommage respectueux.

A MES MAITRES DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE RENNES

ET EN PARTICULIER

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LE DAMANY

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MARQUIS

L'ALCOOL CANCER SOCIAL

INTRODUCTION

S'il est un problème répandu revenant inlassablement en un interminable leitmotiv, n'est-ce pas celui de l'alcoolisme. Ce n'est pas là une expression définie, un facies pathologique connu et accepté: c'est le terme synthèse de toutes ces manifestations troublant l'économie individuelle collective, nées de l'abus de boissons alcoolisées.

Il s'agit tout aussi bien de cette accidentelle ivresse, premier seuil à franchir, le seul qui compte souvent pour les honorables, pour la foule, que cette inhibition sournoise et cachée comportant de rares éclats.

Prenant place parmi les grands destructeurs de l'humanité, cotoyant la tuberculose, la syphilis et le cancer, l'alcoolisme, autant qu'eux, ravage la ville, la campagne, fait le siège impitoyable de la famille, érode l'ordre social dans ses moindres rouages.

Ne le voyons-nous pas flirter cyniquement avec certaines tares ; s'associer effroyablement à d'autres grandes maladies.

Il fut jadis un danger latent. Actuellement, il glisse partout ses terribles tentacules. N'a-t-il pas pour lui

la bienveillance, cette complicité tacite d'homme qui boit à homme qui boit. C'est une des forces de l'ordre social. Nous voyons le juge lui-même devenir paternel pour l'ivresse qui a rendu criminel.

Malgré l'étroite connexion de la plupart des questions qui pouvaient se poser au sujet de l'alcoolisme, nous nous sommes proposés de diviser notre étude.

Après un bref historique, nous irons voir le buveur dans son milieu et pourrons y contempler les ravages du mal. Analysant les diverses méthodes employées jusqu'ici pour combattre ce fléau, nous constaterons les résultats obtenus. Enfin, nous terminerons en esquissant quelles nouvelles mesures il serait juste d'opposer à ce mal qui ronge notre race.

Nous nous sommes efforcé de rendre cette étude aussi récente que possible sans y faire le procès du buveur raisonnable, mais en peignant le tableau lamentable que représentent ceux qui abusent de l'alcool.

HISTORIQUE

Ebaucher l'histoire de l'alcoolisme, n'est-ce pas ébaucher celle du vin.

C'est un lieu commun que de dire qu'Osiris, en Egypte ; Géryon, en Espagne, inventèrent le vin. Lieu commun aussi d'énoncer que 2.000 ans avant le Christ, les Chinois connaissaient le jus du raisin fermenté ; que, plus près de nous, Virgile et Columelle le célébrèrent, ancêtres d'écrivains accordant si souvent leur lyre sur ces premières chansons.

Phocéens, Phéniciens, héritiers des Grecs de Chio et de Smyrne, introduisirent le Mamertin et le Cécube en Gaule. Pline rapporte que le temple de Junon, à Massilia, reposait sur des colonnes de vignes finement ciselées.

Et dès cette époque vont débiter les querelles et les luttes commerciales ou doctrinales que fit élever la consommation du vin et la culture de la vigne. En 92, Domitien prescrit l'usage du vin. Probus, un peu plus tard, parle en sa faveur.

Mais voilà un nouvel élément de conflit introduit au XVIII^e siècle par Arnaud de Villeneuve, qui nous procure l'alcool pur d'Arabie. La « quinta essentia », de Raymond de Salle n'est que de l'alcool rectifié à douce chaleur.

La curiosité des chimistes peu à peu s'éveille, se porte sur ces produits dont la consommation est de plus en plus étendue. Théodore de Saussure fait la première analyse exacte du vin.

Lavoisier, le premier, apprendra à connaître l'origine et les mystères de la formation de l'alcool.

Ayez la curiosité d'ouvrir n'importe quelle œuvre de Rabelais, l'auteur si goûté de nombreux médecins, vous y lirez des phrases peu différentes de celle-ci : « Quand je seray en mon mesnaige, j'en offeray et enteray en mon jardin de Touraine, sur la rive de la Loire, et seront dictes de bon chrestien. » Le « Facilius est potu quam cibo », d'Hippocrate, joint à ce mysticisme qui planait sur le jus de raisin fermenté, faisait éclore partout de nouveaux plans.

Le rôle des Abbayes et des Paroisses est trop évident : de Bourgueil, célèbre abbaye bénédictine ; l'abbé Baudry, au ^x^e siècle, écrivait à Guillaume de Lisieux : « Il faut que vous veniez ici chaque année pour boire avec nous le vin que nous avons en abondance et qui réjouit le cœur triste. »

Les rois, les ministres ne délaissaient nullement la vigne. Nul n'ignore l'intérêt que portèrent Henri IV aux crus d'Arbois ; Louis XIV à ceux de Bourgogne ; Richelieu aux vins du Bordelais, quand l'exemple venu de Touraine leurs montra quels profits on pouvait en tirer.

Hélas ! parallèlement à l'histoire du vin et de la vigne, la tradition recueillait dans ses archives toute l'histoire des méfaits qu'il pouvait engendrer.

Le professeur Jeanselme, faisant une conférence sur l'alcoolisme, à Byzance, rapporte que de nombreux ivrognes se roulaient dans les vignes entourant la ville. Théoponte et Philarque insistent déjà avec effroi sur la proportion d'ivrognes dans la population. « L'amour du vin était tel, écrit Plutarque, que pour assurer la défense de la ville, le général Léonidas fit dresser les tavernes sur les remparts pour y conserver les soldats. »

Saint Jean Chrysostome écrivait : « Si tu entres dans un hôpital, tu vois que presque toutes les maladies ont leur source dans l'intempérance pour le vin : la pesanteur de la tête, l'amblyopie, la goutte, le tremblement, la paralysie, la jaunisse. »

Il semble bien que l'alcoolisme de naguère fut un luxe. Les chansons à boire ont trop de bonhomie. écrites entre poire et fromage par de braves gens sans ambition, pour que l'alcoolisme eut l'aspect repoussant que nous lui donnons aujourd'hui.

Apanage peu glorieux d'une caste, en même temps que bien passager de tout le monde, le vin, le cidre, l'alcool et leurs ivresses en se répandant, en se mettant à la portée de la bourse de quiconque, commencèrent à édifier ce spectre que l'on voudrait abattre impitoyablement et qu'afin de mieux connaître nous avons voulu mieux étudier.

LES BUVEURS

A la campagne.

C'est fort justement que le docteur Henri Godlewski écrit qu' « à la campagne, l'alcoolisme prend une figure spécifique » ; aussi est-ce là que nous allons d'abord suivre le buveur.

Nous allons essayer de connaître les coutumes du paysan de l'Ouest sans distinction de pays. L'occasion qui fait boire, la quantité que boit le campagnard demeurent partout la même.

Celui qui cultive la terre, fermier ou ouvrier agricole, a une grande idée préconçue : il doit boire pour soutenir son labeur ; plus il travaille, plus il boit, et les buveurs d'eau ne sont que des paresseux. Le paysan, avenant, souriant, a toujours pour l'invité ordinaire un fût en perce ; pour le visiteur de marque, une bonne bouteille suivie d'un fin café bien arrosé de la meilleure eau-de-vie. Le médecin est rangé dans cette dernière catégorie, et, dans huit fermes sur dix, la visite se terminerait devant des verres pleins de vin ou de cidre suivant la région, en été ; devant « un tue-grippe bien épice », si c'est l'hiver. Quant aux accoucheurs, ils voient la famille en liesse, du grand-père au petit-cousin du trentième degré, commencer des

libations qui ne cessent guère avant que le « petit » n'ait atteint 24 heures.

Au printemps la moisson, l'été les battages, à l'automne les labours provoquent une recrudescence de consommation.

L'alimentation influence aussi le buveur. Les grands buveurs ont pour nourriture de base des mets assez relevés, forts, assoiffants. Ils consomment d'épais ragoûts, de la charcuterie. On tue le porc dans la ferme et toute la maison vit dessus le plus longtemps possible. Ajoutez à cela les fromages forts et vous constaterez que cette alimentation lourde, épaisse et épicée, pousse le paysan à boire.

Pour l'électeur, la campagne électorale est l'époque bénie. Chaque concurrent ne paie-t-il pas sa tournée, parle au cabaret de ses idées, de son désir de sauver la campagne. On l'écoute poliment et on entend ensuite quelques solides gosiers déclarer qu'il faut un ballottage pour compléter la dose.

Les fêtes régionales, les diverses sociétés des petites bourgades aident à la diffusion de l'alcoolisme en ne sachant rien faire sans bouteilles.

En ville.

Le buveur s'y présente tout autrement.

La classe besogneuse boit cidre, alcool, vin, apéritifs. C'est le type parfait de l'alcoolisme qu'elle représente.

L'alcool, « c'est la littérature du peuple » ; ce vieux poncif est toujours vrai.

L'apéritif ne se boit guère que le dimanche ou le samedi soir. Les ouvriers des chemins de fer, par contre, ont davantage l'habitude des spiritueux. En quartier pauvre, le soir, l'ouvrier fréquente le café. A cela, deux raisons : la laideur de son intérieur où il est mal chauffé, mal reçu, importuné par les cris de ses enfants, alors qu'au café il fait chaud, il se distrait, il sympathise avec des camarades, et l'entraînement provoqué par des phrases comme celles-ci : « On va prendre quelque chose ? ».

L'alcoolisme s'étend au sein des sociétés sportives. L'ascétisme sportif est un mythe hors quelques professionnels et quelques fanatiques. La grande majorité de ces jeunes qui vont jouer au ballon revient le soir avinée, éméchée, vannée, scandaleuse.

La femme, surtout la domestique, la cuisinière est buveuse. L'alcoolisme des femmes jeunes est une exception. En général, il débute à la quarantaine, à l'époque de la ménopause.

La classe aisée est celle qui va aux grands cafés. Là, on cotoie l'habitué, le vieux retraité, qui vient matin et soir lire son journal, retrouver de vieux camarades. On trouve le commerçant qui traite les affaires autour de l'apéritif qui lui donnera le loisir de suivre une atmosphère mouvementée. Il boit par goût ? Par besoin ? Souvent non.

Les femmes boivent peu. Evidemment, le Porto joue de nos jours un rôle de plus en plus important.

mais il y a là tout autant de snobisme que dans la voie, en régression du reste, de la cocktailomanie. Du jour où une personne en vue a bu un verre de Porto, ou bien un mélange extra-dry, il fut de bon ton d'en faire autant.

A table, l'homme aisé boit beaucoup de vin quand il reçoit ou quand il est traité. Mais il est surtout porté sur les liqueurs dont chaque intérieur possède un choix rituel et très complet.

RAVAGES DE L'ALCOOLISME

Bornons-nous à rappeler, ici, quelques données essentielles qui soulignent, de façon impressionnante, les ravages du mal.

A la faveur de l'oisiveté obligatoire que nos législateurs démagogues ont imposée, l'alcoolisme prend, en France, des proportions effarantes, dans certains centres ouvriers principalement. Depuis la loi de 40 heures, les débits de boissons ont augmenté de 2.000 depuis un an. A l'Académie de Médecine, le 20 décembre dernier, F. Devé a signalé le récent développement de l'alcoolisme en Normandie.

Citons notamment une statistique du professeur L. Née, directeur de l'Ecole de Médecine de Rouen, concernant les cas de *delirium tremens* admis au pavillon des « isolés » de l'Hôtel-Dieu :

50 cas en 1935,

73 en 1936,

96 en 1937.

La mortalité globale de 220 cas de délire alcoolique a été de 56 %. La plupart de ces malades avaient de 30 à 40 ans.

On peut difficilement se faire une idée du nombre énorme de sujets qui, sans présenter cette forme de l'éthylisme, sont des candidats à la cirrhose hépatique et aussi au cancer. Mais la recrudescence des tu-

meurs malignes dues à cet accroissement de l'alcoolisme ne pourra guère se faire sentir que dans de longues années, étant donné le temps nécessaire à la maturation des cellules cicatricielles cancérisables.

Du côté natalité, l'alcoolisme fait de terribles ravages.

Vénus seule doit présider aux cérémonies de l'hyménée. Il ne faut pas lui associer Bacchus. Qui ne connaît de familles dont le père alcoolique invétéré a été la cause et de leur accroissement et de leur dégénérescence. C'est un lieu commun de dire que l'homme en état d'ébriété est poussé aux excès passionnels. Combien ont contracté la syphilis de cette façon, doublant le fardeau héréditaire de l'enfant qui se trouvera débordé par ces antécédents redoutables.

On sait avec quelle insistance de nombreux auteurs ont signalé l'influence de l'alcoolisme dans la genèse de la tuberculose. Le rôle de l'alcool sur l'évolution de la tuberculose est nettement indiqué dans les statistiques publiées par la section d'hygiène de la Société des Nations, dans son bulletin de juillet 1926.

Pour 10.000 habitants, le coefficient de mortalité par tuberculose était, à cette époque de : 40 à Séville, 36 à Sofia, 32 à Budapest, 31 à Trieste, 30 à Lénin-grad, où l'alcoolisme sévit de façon intense.

Pour 10.000 habitants, il était de : 28 à Paris, 25 à Madrid, 25 à Lille, 24,8 à Venise, 24,5 à Lyon, 23 à Strasbourg, où le vice est déjà moins répandu.

Il tombait entre 11 et 20 (pour 10.000 habitants),

à Barcelone, Bruxelles, Berlin, Cologne, Hambourg, Munich, Rotterdam. Et au-dessous de 11 (pour 10.000 habitants), dans les pays qui ont imposé la prohibition de l'alcool, Copenhague (10,8), New-York (9,6), Chicago (9).

M. le Docteur René Barthe rapporte que « dans les milieux sociaux observés, sur un effectif de 1.092 personnes, 173 sont alcooliques ». La gravité de leur intoxication est profonde. Les formes de leur maladie sont sévères. Le quart de l'absentéisme total (congés de maladie), et le quart des accidents, appartiennent à ce petit groupe.

Les colonnes des journaux, scientifiques ou politiques, sont, depuis quelque temps, abondamment approvisionnées par des auteurs médecins ou autres qui mentionnent, avec chiffres à l'appui, les progrès effarants de l'aliénation mentale ; progrès qui peuvent, dans une certaine mesure, être mis sur le compte de l'anxiété provoquée dans la société moderne par les bouleversements économiques ou politiques auxquels nous assistons, dans lesquels, directement ou par répercussion indirecte, l'alcoolisme a encore, une très grande part de responsabilité. Carrel, dans son beau livre « L'Homme, cet Inconnu », a consacré un chapitre à ce désordre inquiétant de l'âme humaine.

Le nombre de fous va croissant, à une allure angoissante.

Il y avait, d'après Justin Godart, 100.000 internés dans nos asiles, il y a quelques années. Ce chiffre n'est pas loin d'être doublé, semble-t-il.

Il y aurait, en outre, dans nos écoles publiques, 140.000 anormaux de 13 à 20 ans, et M. Papillant, professeur d'anthropologie à Paris, estime à 33 % le nombre qu'atteignent, aujourd'hui, les dégénérés, inaptes sociaux.

La responsabilité de l'alcool n'est, d'ailleurs, nullement limitée aux déchéances psychiques. à la tuberculose et au cancer. Elle s'étend encore à la plupart des tares organiques. Une investigation serrée, faite aux hôpitaux de Lyon, concernant 367 malades hommes dans un service de médecine, a constaté 140 cas d'alcoolisme, soit une proportion de 37 %, proportion certainement inférieure à la réalité, l'abus des boissons alcooliques échappant chez un certain nombre de malades.

QU'A-T-ON FAIT CONTRE L'ALCOOLISME ?

Le retour aux disciplines sociales, imposé par la guerre de 1914, s'était traduit, en matière de lutte contre l'alcoolisme, par trois mesures législatives qui, consciencieusement appliquées, étaient susceptibles d'enrayer les ravages du mal :

Le décret du 7 janvier et la loi du 16 mars 1915 interdisaient la vente en gros et en détail ainsi que la circulation de l'absinthe et des liqueurs similaires.

La loi du 9 novembre 1915 interdisait l'ouverture de nouveaux débits de boissons, sauf pour les débits ne vendant que des boissons fermentées ou des apéritifs à base de vin titrant moins de 23°. Dans les hôtels, restaurants, auberges, la vente des spiritueux n'était autorisée qu'à l'occasion des repas.

La troisième réglementation concernait le fameux privilège des bouilleurs de cru. Ce droit, exonère de taxe et d'impôt, lèse le Trésor, favorise la fraude et, surtout, facilite la consommation familiale.

La loi du 30 juin 1916 accorde aux bouilleurs de cru 10 litres d'alcool pur en franchise et l'exonération de la taxe de luxe et du chiffre d'affaire sur l'excédent de leur production lorsqu'il est consommé par eux. Elle interdit la distillation à domicile, sauf exception pour les entreprises produisant plus de 200 litres d'alcool pur.

Sous la poussée irrésistible d'intérêts financiers et politiques associés, toutes ces dispositions ont reçu des amendements successifs qui sont, peu à peu, arrivés à les rendre inopérantes.

La loi du 17 juillet 1922 a autorisé la fabrication des succédanés de l'absinthe, sous certaines réserves indiquées dans le règlement du 24 octobre 1922. La loi du 28 février 1923 rétablit l'autorisation de distiller à domicile dans tous les cas, sous réserve que la distillation n'ait lieu que pendant certaines périodes, fixées par le juge de paix, dans les cantons intéressés.

Le Sénat et la Chambre ont, par deux votes (25 mars 1932 et 30 mars 1933), exprimé le désir que les périodes de distillation ne soient plus limitées. Le décret du 19 juillet 1934 sanctionne ce vœu et accorde des facilités nouvelles aux bouilleurs.

Les lois du 14 novembre 1921, janvier 1923, 30 avril 1924, 14 novembre 1924, 20 janvier 1926, ont autorisé la réouverture de débits temporairement supprimés pendant la dernière guerre. Le transfert des débits est autorisé (sous réserve des zones protégées) dans certaines circonstances : quand un immeuble dans lequel est installé un débit est exproprié ou démoli, et dans les agglomérations nouvelles d'au moins 250 habitants.

La loi des finances du 31 mai 1933 autorise, en outre, l'ouverture de débits dans les communes qui en étaient dépourvues.

RESULTATS OBTENUS

Les résultats de cette belle politique, où les politiciens ont pris, naturellement, position pour le mastroquet, contre l'hygiéniste, sont inscrits dans les statistiques officielles :

Il y avait, en France, 410.000 débits de boissons en 1919 ; 500.000 aujourd'hui (10 débits pour un boulanger). Le nombre des bouilleurs de cru, qui était de 778.028 en 1917, s'élève à 2.386.614 en 1929.

La production d'alcool, qui était tombée à 821.216 hectolitres en 1919, a atteint 4.216.593 hectolitres en 1933. La consommation par tête d'habitant, qui était passée à 1 litre 79 en 1919, est remontée à 2 litres 87 en 1930. Ne sont pas comptées, dans ces chiffres, les quantités livrées à la consommation par les bouilleurs de cru.

M. L. Sellier, ancien ministre de la Santé publique, au cours de la discussion du budget 1937, n'hésitait pas à faire la déclaration suivante :

« La France est le pays de l'Europe dans lequel, par tête d'habitant, on consomme le plus d'alcool. Ceux qui protestent avec le plus de vigueur dans les manifestations contre l'alcoolisme et réclament des sacrifices budgétaires pour l'atténuer, sont, parfois, les défenseurs les plus intransigeants de ce privilège des bouilleurs de cru qui fait qu'aux conseils de révi-

sion des départements qui les ont élus, les tristes déchets de l'intoxication alcoolique réduisent à une proportion lamentable le nombre des conscrits incorporés. »

Les statistiques médicales et judiciaires sont plus éloquentes encore :

Les cas de folie alcoolique :

10.037 en 1912,

8.952 en 1920,

11.971 en 1930.

Cirrroses :

7.625 en 1913,

4.666 en 1919,

5.853 en 1930.

La cirrhose est très fréquente chez la femme :
2.280 cas en 1930.

Voici le relevé des crimes et délits commis par les alcooliques, rapportés par la presse quotidienne, de février 1932 à fin janvier 1933 :

Meurtres : 77 ; tentatives d'homicides, 116 ; dans 35 cas, les auteurs se sont tués ou ont essayé de se suicider.

Suicides : 34.

Morts criminelles : 22. Il s'agit de buveurs tués par leurs parents ou voisins, soit pour se défendre contre leurs brutalités, soit pour mettre fin à une existence familiale intolérable pour l'autre conjoint.

Accidents mortels : 45, causés ou subis par les buveurs.

Soit au total, 206 morts violentes.

Le pourcentage du mois d'été est le plus élevé.

Et voici, en contre-partie, une information édifiante :

Une société qui fabrique et vend des liqueurs alcooliques, dont le capital est de 19.200.000 francs, a réalisé, en 1937, le bénéfice net de 5.503.217 francs, ce qui représente un peu plus de 25 % du capital.

Une autre société, au capital de 18 millions, a réalisé 34.469.000 francs de bénéfices. Sur ces bénéfices, 20 %, soit 6.893.000 francs, sont attribués au Conseil d'administration. Comme ce dernier compte sept membres, chacun touche, à ce seul titre, plus de 900.000 francs.

CONCLUSIONS

Ces chiffres, auxquels pourraient être ajoutés, peut-être, d'autres données analogues, donnent une idée du mal insinué chaque année dans les moelles de la nation.

Ils démontrent, à l'évidence, la faillite des méthodes persuasives qu'on a tenté, peu à peu, de substituer à l'intervention radicale du législateur. C'est à cette manière forte qu'il faut, sans retard, revenir si nous voulons sérieusement nous mettre en mesure de faire front, à armes égales, avec les nations qui, à nos frontières, font état de la loi du plus fort.

Il ne peut pas être question d'introduire, chez nous, le prohibitionnisme intégral, qui en Amérique ou ailleurs a abouti à des échecs, en raison même d'une intransigeance excessive. Que l'on laisse à la disposition du Français le vin de ses pères, voire même quelques liqueurs anodines dont l'usage modéré n'a rien d'incompatible avec l'hygiène.

Mais que l'on déclare une guerre sans merci aux ignobles mixtures qui, sous le couvert de conditionnements flamboyants, pronés par des publicités somptueuses, aboutissent à l'introduction massive dans la consommation d'alcools toxiques et préparent l'abrutissement de la nation à brève échéance.

Ici, pas de demi-mesure. On ne guérit pas un morphinomane en lui racontant des histoires sur les conséquences de sa dangereuse manie. On le corrige en lui supprimant, progressivement, la seringue et la drogue.

Ainsi de l'alcool. Suppression du privilège des bouilleurs de cru pour raréfier le poison. Restriction du nombre des débits, pour diminuer la tentation. Application inflexible des législations annulées sur la suppression de l'absinthe et des produits similaires.

De plus, les alcooliques ne sont nullement excusables de s'intoxiquer, et s'ils ne veulent pas observer les règles, il n'y a qu'à sévir. Cette sévérité devra s'étendre sur l'alcoolique bien avant qu'il devienne aliéné, et, nous dirons même, après ses premiers accès d'aliénation, lors des phases lucides, en vue d'éviter la récurrence. Il faut, et de nombreux auteurs l'ont réclamé sans cesse, autre chose que l'asile d'aliéné : il faut créer des asiles de buveurs.

Telle est l'unique formule capable de parer aux catastrophes imminentes qui planent sur nos têtes.

Vu :

LE DOYEN :

TIFFENEAU.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE :

LAUBRY.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,

ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- AMEN. — La question de l'alcool. (Académie des Sciences, 17 sept. 1928.)
- BLANEZ. — Vin, chimie et industrie. (*Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*, de Dechambre, vol. 100, Paris, Masson, 1889.)
- CUVIER. — Le Vin. (*Thèse*, Paris, 1932.)
- DESBUQUOIS. — L'Alcoolisme, fléau social. (*Archives du droit médical et de l'hygiène*, 1^{er} février 1934.)
- GODLEWSKI. — *La Médecine générale française* (n° 67).
- LEGRAIN. — *Annales antialcooliques* (année 1932).
- MIGNOT. — Les petits signes de l'alcoolisme chronique. (*Pratique médicale française*, mars 1928.)
- REINACH. — *Contre l'alcoolisme* (Fasquelle, 1911).
- THOMAS. — L'Alcoolisme. (*Arch. Méd. Chir. de Province*, Tours, 1924.)
- TRIBOULET. — *Traité de l'alcoolisme* (Ligue Nationale contre l'Alcoolisme).
- VAVASSEUR. — *Revue générale du Centre-Ouest de la France* (année 1931).
- MARIE (P.). — *Physionomie actuelle de l'alcoolisme en Touraine*. (*Thèse*, Paris, 1935.)
- MARCEAU (René). — Le problème économique de l'alcool devant l'hygiène. (*Thèse*, Lyon, 1934.)
- *Aliéniste français*, mai-juin 1933.
- LAHILLE (D^r A.). — *Question d'actualité démographiques, médico-sociales et sociales* (Librairie Baillière et fils, Paris).
- *Journal des Praticiens*, 24 sept. 1938.

TABLE DES MATIERES

Introduction.	9
Historique.	11
Les buveurs	14
Ravages de l'alcoolisme.	18
Qu'a-t-on fait contre l'alcoolisme ?	22
Résultats obtenus	24
Conclusions.	27
Bibliographie	29



IMPRIMERIE SPECIALE
DE
MM. VIGOT Frères



